



INTRODUCTION

ESTIVA REUS

« Tout au début de la Genèse, il est écrit que Dieu a créé l'homme pour qu'il règne sur les oiseaux, les poissons et le bétail. Bien entendu, la Genèse a été composée par un homme et pas par un cheval. Il n'est pas du tout certain que Dieu ait vraiment voulu que l'homme règne sur les autres créatures. Il est plus probable que l'homme a inventé Dieu pour sanctifier le pouvoir qu'il a usurpé sur la vache et le cheval. »

Milan Kundera¹

1 – *L'insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, Paris, 1984, p. 416.

*« Il n'est point permis de supposer de l'esprit dans les bêtes,
 car cette pensée n'a point d'issue.
 Tout l'ordre serait aussitôt menacé
 si l'on laissait croire que le petit veau aime sa mère,
 ou qu'il craint la mort, ou seulement qu'il voit l'homme.
 L'œil de l'animal n'est pas un œil.
 L'œil esclave non plus n'est pas un œil,
 et le tyran n'aime pas le voir. »*

Alain²

La théorie darwinienne de l'évolution s'est imposée sur le terrain scientifique, où elle n'a aucune concurrente sérieuse. Elle a fourni un fil conducteur aux travaux de centaines de chercheurs. Avec le temps, elle s'est enrichie de données dont ne disposait pas son fondateur, sans que sa structure de base ne soit remise en cause. Pourtant, malgré sa fécondité et sa puissance explicative, elle demeure une théorie qui dérange. On sent une envie persistante d'apprendre que Darwin s'est trompé. Chez les créationnistes bien sûr, figés dans un inexpugnable refus : « Darwin a tort parce que nous voulons que le récit de la Genèse soit vrai ». Mais au-delà du cercle des intégristes religieux, on perçoit aussi une hostilité latente. En témoigne la publication épisodique d'ouvrages et articles annonçant la faillite du darwinisme qui, sous les habits de la nouveauté, avancent des arguments éculés et invalidés de longue date. En témoigne encore l'obstination avec laquelle on qualifie d'alternatives au darwinisme des théories (neutralisme, équilibres ponctués) qui ne le contredisent pas³. Très présente également est la volonté de croire et de faire croire qu'on pourrait ignorer le darwinisme pour la simple raison que Darwin

2 – *Les Dieux*, livre II, chapitre IV, cité par Françoise Armengaud dans « Animalité et humanité », *Encyclopædia Universalis*, volume « symposium », p. 14.

3 – Et cela contre la position affichée par leurs auteurs : « *La théorie neutraliste n'est pas à l'opposé de l'idée si chère selon laquelle l'évolution des formes et des fonctions est gouvernée par la sélection darwinienne, mais elle révèle une autre facette des processus évolutifs en soulignant le rôle prépondérant de la pression de mutation et de la dérive aléatoire au niveau moléculaire.* » (Motoo Kimura, *Théorie neutraliste de l'évolution*, Flammarion, Paris, 1990, p. XIII) ; « *C'est le gradualisme qu'il nous faut rejeter, et non le darwinisme.* » (Stephen Jay Gould, *Le pouce du panda*, Le Livre de Poche, Paris, 1980, p. 108).

serait un personnage politiquement douteux. Chez les marxistes, le désir de se l'annexer – parce qu'il sert le matérialisme – a été surpassé par celui de le dénigrer comme vecteur de l'idéologie dominante : Darwin aurait transposé à la nature la conception bourgeoise de la société, et contribué de la sorte à légitimer les rapports d'exploitation qui lui sont propres en les naturalisant. Cette « sociologisation » de Darwin a largement pénétré les sciences humaines. On ne se lasse pas d'y faire valoir que ses concepts (hérédité, compétition...) renvoient aux valeurs du capitalisme triomphant, comme si cela épuisait ce qu'il y avait à en dire, et suffisait à rendre sans objet l'interrogation sur la validité et la portée de ses thèses⁴. Ce biais a été favorisé par le fait que très rapidement – et sans que Darwin n'y participe – des auteurs influents se sont emparés de son vocabulaire et ont déformé des thèmes darwiniens pour les mettre au service d'une défense du libéralisme ou d'une apologie des inégalités entre humains. Tout cela a concouru à la diffusion et à l'enracinement de l'idée selon laquelle Darwin serait à l'origine du « darwinisme » social, du racisme scientifique, de l'eugénisme⁵ et autres pensées dangereuses « dont on sait bien ce qu'elles ont donné par la suite ».

Il est probable que le soupçon ainsi jeté doit pour partie son succès au fait qu'il arrange beaucoup de monde. En instaurant un climat de méfiance envers toute réflexion sur les implications philosophiques ou sociologiques du darwinisme, il crée un bouclier commode pour ceux – nombreux – qui campent sur des croyances que l'apport de Darwin mine réellement. Pour échapper à la mise en question des agissements que ces croyances soutiennent, on se retranche volontiers derrière le rempart de l'indignation contre les dérives du darwinisme. En particulier, parce que le nom de Darwin a été associé aux pratiques discriminatoires et violentes de certaines catégories d'humains envers d'autres, il est devenu facile de s'en démarquer en invoquant des valeurs humanistes. Or l'humanisme, dans sa version religieuse ou laïque, n'est pas seulement une pensée généreuse de l'égalité humaine.

4 – La préface de Colette Guillaumin à *L'origine des espèces* (La Découverte, Paris, 1989) illustre à merveille cette littérature.

5 – On trouvera dans plusieurs ouvrages de Patrick Tort un exposé bien documenté sur les véritables promoteurs de ces idéologies au dix-neuvième siècle, et sur la distance qui les sépare de Darwin.

Souvent, il est aussi une doctrine qui sacralise l'homme* en rabaisant les autres êtres sensibles, une pensée qui célèbre la suprématie humaine et qui, dans le même mouvement, légitime les pratiques discriminatoires et violentes des humains envers les bêtes. Il s'appuie pour ce faire sur le postulat d'une coupure radicale entre animalité et humanité et s'alimente d'une série d'oppositions connexes : corps/esprit, instinct/liberté, nature/culture... L'envie de se débarrasser de Darwin doit beaucoup au fait qu'il met en péril cette construction intellectuelle.

Si Darwin s'était borné à retracer la généalogie des animaux non humains, il n'aurait jamais fait scandale. S'il n'avait évoqué que les ressemblances morphologiques entre les humains et d'autres vertébrés, peu s'en seraient offusqués. Mais il a fait plus que cela : il a appliqué les mêmes outils à l'analyse de la vie sensible, affective, intellectuelle et sociale des animaux non humains et humains, et il a fait apparaître la continuité entre les deux. C'est cela que bien peu sont prêts à entendre, hier comme aujourd'hui. En un siècle et demi, l'accueil fait à ses thèses est passé de « L'homme descend du "singe" ? C'est inadmissible ! » à « L'homme descend du "singe" ? Oui, et alors ?⁶ ». Au rejet pur et simple a succédé une acceptation de façade. Ainsi, l'Église catholique a-t-elle fini par reconnaître la valeur scientifique de la théorie de l'évolution, au prix d'une restriction qui revient à la nier : « *si le corps humain tient son origine de la matière vivante qui lui préexiste, l'âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu [...] Avec l'homme, nous nous trouvons donc devant une différence d'ordre ontologique, devant un saut ontologique, pourrait-on dire*⁷. »

Le « saut ontologique » a son équivalent laïque dans les sciences humaines où il devient « bond qualitatif », « rupture culturelle », ou encore « effet réversif⁸ ». L'affirmation de cette division revêt parfois l'apparence d'une réflexion méthodologique sur les rapports entre

* – C'est-à-dire, les humains et les humaines (note des éditions).

6 – Plus exactement, les deux types de réactions ont coexisté depuis le départ, mais leur importance relative s'est inversée au fil du temps.

7 – Jean-Paul II, discours à l'Académie pontificale des sciences, 22 octobre 1996, reproduit dans Boris Cyrulnik (dir.), *Si les lions pouvaient parler*, Gallimard, Paris, 1998, pp. 672-677.

8 – Cette dernière notion, que l'on doit à Patrick Tort, séduira peut-être les amateurs de dialectique en cela qu'elle a pour ambition d'expliquer que la continuité produit de la discontinuité sans sortir de la continuité. Ses usagers sont des matérialistes,

différentes disciplines. Il est cependant difficile de croire qu'elle s'explique principalement par le souci de défendre l'autonomie des sciences sociales par rapport à la biologie, à l'éthologie ou à d'autres sciences de la nature. Reconnaître la proximité entre les humains et les autres animaux n'engage pas à penser que la seule ou la meilleure façon d'étudier les sociétés humaines soit de les comparer aux sociétés d'éléphants et de fourmis. Cela n'engage pas davantage à soutenir qu'il est impossible de produire un savoir sur les humains sans connaître leur structure moléculaire ou la série des ancêtres de l'*homo sapiens*. En réalité, l'attachement au dualisme humanité/animalité exprime l'incapacité ou le refus de se départir de croyances et de valeurs ancrées depuis des siècles, quand bien même elles seraient sapées par l'état actuel des connaissances. Il s'agit de l'écho dans le champ intellectuel d'une tension qui traverse la société dans son ensemble et dont l'enjeu est d'ordre éthique.

Pour la majorité de nos contemporains, la condition pour être reconnu comme patient moral⁹ à part entière réside dans l'appartenance à l'espèce humaine. Envers les animaux des autres espèces, on énonce au mieux des devoirs de second ordre, tels que celui de s'abstenir de mauvais traitements inutiles. Étant entendu qu'un traitement ne saurait être inutile dès lors qu'il sert quelque intérêt humain, qu'il s'agisse d'habitudes alimentaires, de curiosité scientifique ou d'activités de loisir. Cette morale à deux vitesses s'appuie sur la conviction qu'humains et animaux appartiennent à des ordres radicalement distincts. Pourtant, depuis Darwin, on sait que cette conviction est dénuée de fondement. Les termes de ce paradoxe constituent le sujet des textes rassemblés dans ce recueil.

qui l'emploient principalement pour réaffirmer la *rupture* entre humanité et animalité, en prétendant la fonder *mieux* que ne le fait la théologie. Ainsi Yvon Quiniou (« Darwin, l'Église, le matérialisme et la morale », dans Patrick Tort (dir.), *Pour Darwin*, PUF, Paris, 1997) : « *La rupture animal-Homme chère au christianisme et à tous les mythes dualistes s'explique, sans sortir du matérialisme, en suivant le cours d'une continuité réversible qui est celle de la sélection naturelle favorisant les instincts, sentiments et comportements sociaux.* » (p. 45) ; « *L'Homme a bien son origine dans le règne animal... mais de telle sorte qu'il rompt, sur la base même du processus évolutif qui l'y rattache, mais en s'inversant, avec l'animalité.* » (p. 51).

9 – L'expression *patients moraux* désigne les bénéficiaires de l'action morale, les êtres envers qui les agents moraux ont des devoirs. Les *agents moraux* quant à eux sont les individus capables d'avoir un comportement moral.

Émotions et facultés mentales des animaux

Darwin a établi que les formes vivantes actuellement observables résultaient d'un processus de différenciation et de sélection à partir de formes vivantes antérieures. Par conséquent, tous les êtres vivants sont «cousins». Cette parenté n'a en elle-même aucune importance, sauf à se réclamer de valeurs qui accorderaient une place centrale au lignage ou au «sang». Il découle cependant de cette origine commune des *similitudes* entre les êtres vivants, dont certaines sont significatives lorsqu'il s'agit de déterminer comment nous devrions les traiter. La plus cruciale d'entre elles concerne les animaux (et non les végétaux) : « *les animaux inférieurs, de même que l'homme, ressentent manifestement le plaisir et la douleur, le bonheur et le malheur*¹⁰. »

Un être doué de sensibilité est affecté en bien ou en mal par les événements qui le concernent. La façon dont se déroule sa vie a une importance pour lui. Le reléguer au rang de moyen au service des fins humaines apparaît dès lors pour le moins problématique.

Par delà la conscience du plaisir et de la douleur, Darwin relève dans *La filiation de l'homme* la présence chez divers animaux de sensations ou émotions telles que la peur, la défiance, la timidité, la colère, l'amour, la jalousie, le désir d'approbation, l'ennui, l'étonnement, la curiosité, le goût pour les impressions vives, le sentiment de la beauté¹¹. Il fait état également de comportements et aptitudes mentales comme l'attention, l'imitation, la mémoire, l'imagination¹², l'apprentissage, la raison¹³. Beaucoup d'animaux, observe-t-il, sont capables de coopérer, de communiquer des informations ou d'exprimer des émotions ; certains emploient des outils. Leurs attitudes montrent qu'ils ont la capacité de former des concepts généraux¹⁴. Cet ensemble de données conduit

10 – Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Syllepse, Paris, 1999, p. 153 (traduction de *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*, dont la première édition date de 1871).

11 – Chez les femelles qui sont sensibles à la beauté des mâles ou à celle de leurs chants.

12 – Faculté de réunir des images et des idées anciennes pour produire des résultats novateurs.

13 – Attestée par des exemples de résolution de problèmes ou de généralisations à partir de l'expérience.

14 – « *Lorsque je dis à ma chienne terrier, d'une voix impatiente: "Hé! Hé! Où est-il?"*, elle prend cela immédiatement comme un signe qu'il y a quelque chose à chasser, et généralement regarde d'abord rapidement tout autour, et se précipite ensuite

Darwin à douter de l'affirmation selon laquelle un abîme séparerait les humains des autres animaux :

« Beaucoup d'auteurs ont insisté sur le fait que l'homme est séparé par une barrière infranchissable de tous les animaux inférieurs en raison de ses facultés mentales. J'ai recueilli autrefois plus d'une vingtaine d'aphorismes de ce genre, mais ils sont presque sans intérêt car ils sont si différents et si nombreux que cela montre la difficulté, sinon l'impossibilité, d'une telle tentative¹⁵. »

L'usage consistant à tracer la frontière entre l'homme et « l'animal » n'a lui-même aucune justification évidente :

« Nous devons aussi admettre qu'il existe un bien plus grand intervalle entre les capacités mentales de l'un des poissons les plus inférieurs, tel qu'une lamproie ou un amphioxus, et celles d'un singe supérieur, qu'entre celles d'un singe et celles de l'homme¹⁶. . . »

L'observation ne révèle point de coupure radicale mais des gradations dans les aptitudes présentes chez les animaux :

« ... la différence entre l'esprit de l'homme et celui des animaux supérieurs, aussi grande soit-elle, est une différence de degré et non de nature¹⁷. »

Les connaissances éthologiques et physiologiques modernes confortent les conclusions de Darwin. Les animaux ont bien une vie mentale. Ils éprouvent indéniablement des émotions et font preuve d'intelligence. Dans *Taking Animals Seriously* (Cambridge University Press, 1996), David DeGrazia offre une synthèse des informations dont on dispose aujourd'hui pour évaluer la présence (ou non) chez les animaux des traits que différentes écoles philosophiques jugent pertinents pour déterminer qui sont les patients moraux, ou pour comparer la valeur des vies. Il s'avère que la plupart de ces traits sont présents chez certains animaux, et que beaucoup concernent (au

dans le bosquet le plus proche, pour flairer quelque gibier, mais ne trouvant rien, elle regarde en l'air vers chaque arbre du voisinage, pour trouver un écureuil. Or, ces actions ne montrent-elles pas qu'elle avait à l'esprit l'idée générale, ou le concept que quelque animal doit être découvert et chassé?» (Darwin, op. cit., p. 168).

15 – *Ibid.*, p. 164.

16 – *Ibid.*, p. 150.

17 – *Ibid.*, p. 214.

moins) tous les vertébrés. Il apparaît aussi que différentes aptitudes (conscience de soi, langage, agence morale) ne permettent pas de tracer des frontières nettes entre individus ou espèces. Plutôt que de raisonner en termes de tout ou rien, il est plus juste en la matière d'envisager, à la façon de Darwin, des gradations entre les divers animaux. *Taking Animals Seriously* n'étant pas disponible en langue française, il nous a semblé utile de mettre à la disposition des lecteurs un résumé des chapitres que DeGrazia consacre à la vie mentale des animaux (voir ci-après page 187).

Darwinisme et éthique

Si humains et animaux sont tellement semblables, comment peut-il être juste de les traiter si différemment? Telle est la question soulevée par James Rachels dans « Darwin, espèce et éthique » (page 23). Sa réponse est que cela n'est pas juste. Quand des individus sont traités de façon différente, on doit pouvoir désigner une différence entre eux qui justifie cette différence de traitement. Or, l'appartenance ou non des individus à un ensemble quelconque (en l'occurrence l'espèce humaine) ne constitue pas en soi une différence pertinente. Rachels montre aussi pourquoi il n'est pas soutenable de légitimer le statut spécial des humains en invoquant une caractéristique qui n'appartiendrait qu'à eux, telle que l'autonomie ou la rationalité. L'insatiable quête du propre de l'homme a toujours été étroitement liée à une volonté de justifier l'asservissement des animaux¹⁸. Rachels nous fait comprendre que, quand bien même cette quête aurait abouti, cela n'aurait rien justifié. Il en résulte que notre conception de la morale doit être révisée dans le sens d'un rejet du spécisme¹⁹.

La thèse de Rachels découle de la combinaison d'éléments descriptifs et prescriptifs. Sur le plan factuel, il intègre la connaissance apportée par Darwin des similitudes entre animaux humains et non humains. Sur le plan normatif, il s'appuie sur le principe d'équité ou d'impartialité commun à toutes les grandes doctrines éthiques. De la

18 – Cf. Florence Burgat, *Animal, mon prochain*, Odile Jacob, Paris, 1997.

19 – Le spécisme désigne la discrimination envers ceux qui n'appartiennent pas à notre espèce. Ce terme a été forgé en 1974 par Richard Ryder par analogie avec le mot « racisme ».

réunion de ces deux dimensions résulte logiquement une prise de position en faveur de l'égalité animale, c'est-à-dire la défense d'une prise en considération égale des intérêts similaires de tous les êtres sensibles, indépendamment de leur espèce.

Mais l'apport de Darwin ne serait-il pas en la matière à double tranchant? Certes, sa théorie nous aide à comprendre qu'il est injuste de mépriser et d'exploiter les autres animaux. On pourrait cependant être tenté de soutenir qu'elle nous apprend aussi qu'il n'existe pas d'êtres vivants capables de se comporter avec justice, ou simplement capables de se préoccuper des intérêts d'autrui. Dès lors, il n'y aurait pas lieu d'espérer qu'un raisonnement comme celui de Rachels, si cohérent soit-il, conduise quiconque à changer son attitude envers d'autres êtres sensibles, humains ou pas. Cette vision pessimiste repose sur l'idée que le comportement éthique exige une forme d'altruisme qui ne pourrait pas survivre au jeu de la sélection naturelle. La discussion de cette thèse fait l'objet du deuxième article de ce volume (Estiva Reus, «Altruisme et sélection naturelle», page 47). Il en ressort qu'un tel pessimisme n'est pas fondé. Rien dans la théorie de Darwin, ou dans les développements ultérieurs de la biologie, ne permet d'affirmer que les mécanismes de l'évolution interdisent l'apparition, et la survie, d'individus dotés d'une capacité d'altruisme étendue. Contrairement à une idée reçue, le darwinisme n'est pas (et ne prétend pas être) la démonstration scientifique que la nature est le théâtre d'une guerre de tous contre tous, guerre dont les plus égoïstes sortiraient toujours vainqueurs.

***Ordre naturel et téléologie :
prégnance d'une pensée prédarwinienne***

La conception dominante avant Darwin était celle d'un univers créé par Dieu. L'ordre de la nature reflétait le dessein du créateur et témoignait de son excellence. Conçu à son image, l'homme était au sommet de la création. Bêtes et plantes lui avaient été données pour subvenir à ses besoins, et il avait reçu l'ordre divin de soumettre et de dominer tous les animaux. La publication de *L'origine des espèces* (1859) suscita l'hostilité quasi générale des milieux religieux, et celle d'une partie des scientifiques, parce qu'elle compromettait cette vision du monde. L'évolution en effet rend intelligible la complexité du vivant

sans qu'il soit nécessaire d'y voir la réalisation d'un projet global émanant d'un être d'une complexité supérieure. Elle ruine la conception d'un univers immuable, peuplé d'êtres appartenant à des catégories aux contours bien précis, dont chacune aurait un rôle prédéfini à jouer pour assurer l'Ordre et l'Harmonie du Tout. À la place se dessine un monde mouvant, habité d'individus ni tout à fait semblables ni tout à fait distincts, engendrant d'autres individus, copies imparfaites de leurs géniteurs. Un monde dont le changement n'est orienté vers aucun but, et qui pourtant évolue sans cesse, au gré de mutations aléatoires locales qui se diffusent plus ou moins bien. Un monde d'interdépendances, mais non point d'équilibre. Une nature voulue par personne et destinée à personne, qui ne saurait donc être ce grimoire où sens et normes seraient déjà inscrits en attente d'être déchiffrés.

La thèse de Darwin a suscité des passions parce qu'on l'a immédiatement perçue comme ayant un enjeu dans le domaine de la religion. Elle a réjoui les athées et désolé les croyants, en cela qu'elle réduisait à néant l'une des « preuves » de l'existence de Dieu²⁰. Cela ne signifie pas que les premiers aient pleinement compris ou accepté les implications de sa théorie. La plupart de ceux qui évacuent le créateur conservent sans sourciller l'ordre supposé de la création. Ils ne sont pas moins empressés que les autres de glorifier l'exclusive dignité humaine, de broder à l'infini sur ce qui sépare l'homme de la bête, et de découvrir normes et desseins inscrits dans l'ordre naturel. Sous une forme religieuse ou laïque, l'ancienne conception du monde continue de régir nos valeurs et notre interprétation de la nature. Ce thème fait l'objet, sous des angles différents, de quatre des articles réunis dans ce livre.

Dans « Les espèces non plus n'existent pas » (page 101), David Olivier rappelle que la notion d'espèce et l'ensemble de la classification linéenne ont été forgés avant la théorie de l'évolution. L'espèce définissait alors l'essence immuable des individus qu'elle regroupait. La classification n'était pas perçue comme l'*invention* d'une méthode de rangement mais comme un travail de *découverte* d'un ordre préexistant, celui révélant le Plan suivi par le Créateur. Aujourd'hui, les biologistes ne

20 – La nécessité de faire intervenir un grand architecte pour expliquer la complexité et la « perfection » du vivant. Cf. Richard Dawkins, *L'horloger aveugle*, Robert Laffont, Paris, 1989.

revendiquent plus un tel projet. Les critères de classification explicitement affichés permettent seulement de définir des groupes construits sur la base de *relations* entre des individus, ou traduisant l'*histoire* ayant conduit à leur apparition. Pourtant, l'attachement des systématiciens à trouver *la bonne (l'unique)* classification, et d'autres aspects de leur démarche, montrent qu'on ne s'est pas résigné à ne voir dans les espèces qu'un ensemble d'individus. Bien que rendus intenable par la théorie de l'évolution, le désir de trouver les *vraies* frontières (non arbitraires) entre les espèces, et l'idée selon laquelle l'espèce exprime quelque chose de l'individu – l'essentiel de ce qu'il est – demeurent bien vivaces.

Le détournement du darwinisme se révèle encore plus crûment dans les discours qui empruntent le vocabulaire de Darwin pour exprimer des conceptions qui sont à l'opposé de sa pensée. Comme le note David Olivier dans «La nature ne choisit pas» (page 89), ce détournement a été facilité par l'expression de *sélection naturelle* retenue par Darwin pour exposer sa thèse. Le terme de *sélection* se prête à l'idée que *quelqu'un* choisit. Dans le rôle du sélectionneur on a prestement glissé la *Nature*, qui s'est trouvée implicitement revêtue des attributs autrefois imputés à Dieu, dont celui d'être un *agent* intentionnel. L'introduction d'un tel agent conduit à concevoir non seulement un *critère* de sélection (un mécanisme conduisant à ne retenir que certains éléments parmi plusieurs disponibles) mais aussi un *objectif* de la sélection. Et la distinction critère/objectif rend pensable que le critère ne permette pas de réaliser parfaitement l'objectif. C'est dans cette optique que prennent sens les discours selon lesquels la nature a doté ses créatures de certains attributs *pour* atteindre certains buts, ceux déplorant que l'on interfère avec elle en l'empêchant de réaliser ses objectifs, ou encore ceux préconisant qu'on l'aide quand les moyens dont elle dispose ne sont pas suffisamment adaptés à ses fins (supposées non seulement exister mais de surcroît être bonnes). Or, tout cela est aberrant au regard de la théorie de Darwin. Car l'essentiel de son apport est précisément d'avoir montré qu'on pouvait expliquer la diversité de la vie sans faire intervenir les intentions d'un dieu, ou celles de la nature, sans téléologie.

À cet égard, la sociobiologie ne se réclamerait-elle de Darwin que pour mieux le trahir? Dans *Le gène égoïste*, Richard Dawkins semble

axer sa lecture de l'évolution sur un finalisme renouvelé: les transformations du monde vivant résulteraient de la lutte impitoyable opposant des répliqueurs (les gènes) mûs par la volonté de multiplier les copies d'eux-mêmes au détriment de celles de leurs rivaux. Ces minuscules génies manipuleraient les organismes (leurs «capsules de survie») pour parvenir à leurs fins. Dawkins se défend pourtant d'avoir la moindre visée téléologique, arguant tantôt qu'il n'attribue des intentions aux gènes que dans un sens métaphorique, tantôt qu'il emploie des mots tels qu'«égoïsme» ou «lutte» dans un sens redéfini, qui les vide de toute référence à la subjectivité. À l'examen, il s'avère que ni la métaphore, ni les termes redéfinis ne fonctionnent de façon convaincante dans son propos. Et cependant, il se pourrait bien que la pensée de Dawkins soit *moins* finaliste que celle de ses détracteurs (cf. David Olivier, «L'égoïsme désintéressé de Richard Dawkins», page 135).

Dans «Contre l'apartheid des espèces» (page 165), Yves Bonnardel révèle la puissance de la foi en une harmonie naturelle à travers une réflexion sur le thème de la prédation. Pourquoi un phénomène d'une telle atrocité ne suscite-t-il aucun questionnement? L'explication ne réside pas tant dans la conscience de la (réelle) difficulté à résoudre le problème que dans l'incapacité à voir que le problème existe. L'analyse des raisons de cette cécité révèle la prégnance de la conception prédarwinienne du monde. Il y a un Plan de la Nature; ce Plan est bon; l'univers est divisé en deux ordres: l'ordre humain (domaine de la liberté, de l'individualité, dont les ressortissants ont une valeur en eux-mêmes) et l'ordre naturel (domaine du déterminisme, de la fonctionnalité, dont les ressortissants n'importent qu'en tant que rouages contribuant à la bonne marche du Tout). L'auteur voit dans cette partition un masque dissimulant des rapports d'oppression. On constate une coïncidence troublante entre la «naturalité» imputée à certains êtres par ceux qui s'autoproclament le sel de la terre, et le fait que ces derniers les traitent comme leur propriété. Les animaux en font les frais à une échelle inégalée. Mais ils ne sont pas les seuls. Bonnardel rappelle que l'ordre humain n'englobe que tendanciellement l'ensemble de l'humanité. Bien des humains ont été perçus comme dépourvus des caractères qui font la noblesse de l'Homme: les sauvages, les colonisés, les esclaves, les serfs, les prolétaires, les femmes... Eux aussi ont été définis par leur fonction supposée dans

un ensemble qui les dépasse. Eux aussi ont été décrits comme irrationnels, écervelées, irresponsables, soumis à leurs instincts, entièrement mûs par le besoin de satisfaire quelques désirs primaires (manger, se reproduire). Eux aussi ont été niés dans leur individualité et condamnés à n'être que l'illustration contingente d'une essence qui définit leur rôle et leur vérité. Le Noir comme représentant des caractères immuables de sa race; la Femme comme incarnation de l'éternel féminin...

Il ne fait pas bon être rangé du côté de l'ordre naturel par ceux qui, tout en révéralant la nature, estiment ne pas y appartenir. C'est le signe qu'ils s'apprentent, en toute bonne conscience, à vous utiliser comme objet décoratif, corvéable ou comestible.

De nos jours, on tolère moins que par le passé les discriminations fondées sur la couleur, la nationalité, le sexe, l'extraction sociale, la maladie ou le handicap. Cependant, cet élargissement du cercle des égaux s'est opéré en invoquant *notre commune humanité*. Pour ce faire, les mythes glorifiant la spécificité humaine ont été mobilisés à plein. De sorte que le progrès repose sur des bases fragiles, et que l'intégration des uns a été acquise en applaudissant à l'exclusion des autres. Que fait-on de mal aux esclaves, aux déportés, aux victimes des guerres et génocides, à ceux que des intérêts économiques condamnent à une vie de misère? On les traite *comme des bêtes*. On les traite à tort comme *il est normal* de traiter les bêtes. On a utilisé le mépris des animaux pour cimenter l'égalité humaine. Si bien que l'exploitation animale a pu atteindre des proportions effroyables²¹ dans une indifférence quasi générale. Longtemps, ceux qui s'en émouvaient sont restés prisonniers de l'idéologie dominante, paralysés par la crainte de se voir accusés de trahison envers l'humanité²². Les choses commencent à évoluer. Entre autres parce que des voix se sont élevées pour condamner le spécisme et pour défendre, par-delà

21 – Notamment avec le développement de la pêche et de l'élevage industriels.

22 – D'où la tendance des militants de la défense animale à faire valoir que les mesures qu'ils préconisent en faveur des bêtes sont de l'intérêt des humains: la corrida est une école de la cruauté; les chasseurs tuent accidentellement des promeneurs; si les animaux sont stressés pendant le transport ou l'abattage, leur viande a mauvais goût; les bêtes provenant des élevages concentrationnaires sont bourrées d'antibiotiques, ce qui met en danger la santé des consommateurs; etc.

l'égalité humaine, l'égalité animale. Les auteurs des textes réunis dans cet ouvrage s'inscrivent dans ce courant²³. Ils ont en commun de penser que, pour rendre le monde meilleur, il faut partir des besoins et intérêts réels des individus réels, et pour cela renverser les mythiques essences et autres harmonies naturelles qui nous empêchent de les voir. Darwin nous a fourni quelques outils pour le faire.

23 – Plusieurs de ces textes ont été antérieurement publiés par les *Cahiers antispécistes*:

- «Les espèces non plus n'existent pas», dans le numéro 11, décembre 1994;
- «La nature ne choisit pas» et une version antérieure de «Contre l'apartheid des espèces» dans le numéro 14, décembre 1996;
- «Darwin, espèce et éthique» dans le numéro 15-16, avril 1998;
- «La vie mentale des animaux» dans le numéro 19, octobre 2000.

La critique du spécisme a fait l'objet de nombreux travaux. Ils émanent d'auteurs appartenant à divers courants de la philosophie éthique, dont les arguments et les conclusions divergent à certains égards. La présentation du contenu donné par chacun d'eux à l'égalité animale sort du propos du présent ouvrage. Le lecteur soucieux de s'informer davantage peut se reporter aux *Cahiers antispécistes* (<http://www.cahiers-antispécistes.org>) où il trouvera de nombreux articles ainsi que des indications bibliographiques sur cette question.